

NOUVELLES POLITIQUES NATIONALES ET ETRANGERES.

CINQUIEME ANNEE REPUBLICAINE.

TRIDI 3 Vendémiaire.

(Ere Vulgaire).

Samedi 24 Septembre 1796.

Système des partisans du ministère britannique, qui commencent à convenir qu'il est nécessaire d'abandonner la Corse, qui ne leur est d'aucun avantage. — Lettre à un représentant du peuple. — Détails sur la fête de l'anniversaire de la république — Motion de Pelet (de la Lozère) pour une paix honorable et prochaine. — Annonce faite par Bion, que le rapport sur la loi du 3 brumaire est prêt.

Pris de l'abonnement, 9 liv. pour trois mois, 16 liv. pour six mois, et 30 liv. pour un an.

ANGLETERRE.

De Londres, le 13 septembre.

Le paragraphe suivant est extrait de la gazette intitulée *The Courier*.

« Les partisans des ministres commencent à s'apercevoir que la Corse ne vaut rien, & pensent qu'il est nécessaire de l'évacuer. Nous prions le public de comparer ce langage avec celui que les mêmes personnes tenoient au moment de la prise de possession de cette île. On en fit même un sujet de communication très-gravé entre le trône & le parlement; car sa majesté, dans son fameux discours aux deux chambres, appuya sur l'importance de la Corse, dont elle avoit pris les habitans sous sa protection, &c. &c.; & les adresses des lords & des communes furent approuvatives de la résolution royale. La Corse fut donc annexée à la couronne britannique, & l'on fit croire au public que cette acquisition étoit d'un grand avantage pour ce pays. Il paroît qu'on vient de découvrir que la Corse ne vaut pas grand'chose. Telle est la fertilité du système de ces messieurs, qu'ils ont le rare talent d'employer des épithètes opposées pour exprimer la même chose. Nous sa citerons pour preuve ce qu'ils ont affirmé en différentes circonstances. Valenciennes étoit d'une importance extrême lorsqu'elle fut prise par les alliés; puis elle ne valut plus rien dès que les Français nous l'eurent reprise. Toulon nous étoit extrêmement avantageux quand nous nous en parâmâmes; mais il dégénéra presque à rien, aussi-tôt que les Français s'en furent de nouveau rendus maîtres. Pendant fort long-tems les papiers publics étoient occupés à prouver la haute importance de Dunkerque, & le moindre doute là-dessus eût presque passé pour crime de haute-trahison; mais dès

qu'un prince illustre & une armée courageuse surent juger qu'il étoit devenu indispensable d'avoir soin, non de Dunkerque, mais d'eux-mêmes, alors le prix de cette place diminua tout d'un coup si fort qu'elle ne valut plus la peine d'une tentative. Voilà la manière de raisonner des partisans de cette guerre; & ils ne cessent d'accuser comme ennemis de leur pays tous ceux qui ne parlent point de telles opinions ».

HOLLANDE.

De la Haye, le 23 août.

La lettre que le ministre d'état, M. Pinto, transmit, le 23 août, au citoyen Gildmeester, notre consul à Lisbonne, & dans laquelle il déclare que l'embargo mis sur les vaisseaux hollandais qui se trouvoient dans les ports du Portugal, avoit été levé de nouveau, dit aussi que sa majesté la reine de Portugal, n'avoit rien tant à cœur que de maintenir la paix & l'amitié avec la république batave; qu'elle se flattoit qu'il n'existoit aucun autre sujet de mécontentement entre les deux puissances, & que le gouvernement hollandais useroit de réciprocité à l'égard des affaires mercantiles. Elle ajoute que cet embargo momentanément avoit été occasionné par les mesures manifestées en Hollande contre le Portugal, & que sa majesté pensoit qu'il étoit bien étrange que le Portugal ne fût pas considéré comme les autres amis de la France, non en guerre avec la république batave.

Dès que notre gouvernement eut reçu avis de la révocation de l'édit de la cour de Portugal, du 19 du mois dernier, les affaires de commerce avec ce royaume redevinrent libres. Le chevalier d'Alcujo, ministre portugais, étoit dans le pays depuis le commencement de la mésintelligence; mais il ne pourra reparoitre, revêtu de son caractère public, que lorsque cette brouillerie sera définitivement arrangée.

Le citoyen Blaws part dans quinze jours, comme ministre plénipotentiaire en Italie; mais on ignore encore quel doit être le lieu de sa résidence.

De Paris, le 2 vendémiaire.

LES J'AI VU.

J'ai vu la fête du premier vendémiaire ; j'ai vu de grands changemens dans l'ordre céleste ; j'ai vu deux soleils en contradiction l'un avec l'autre, le soleil antique se cachant, ou par confusion ou par respect, derrière des nuages, à l'aspect du soleil du Champ de Mars. J'ai vu celui-ci traîné dans une maison portée sur un char ; les quatre saisons le conduisoient & rouloient elles-mêmes sur des chars ornés de leurs différens emblèmes. Un cortège pompeux le suivoit, un chœur de vierges (c'étoient des figurantes de l'Opera) chantoient autour de lui des hymnes. Déjà il avoit achevé la plus grande partie du tour du Champ de Mars, il alloit entrer dans le signe de la balance, représenté par un arc qui laissoit l'œil indécis si c'étoient des rochers ou des nuages qui le formoient. Tout-à-coup, & prodige ! le soleil s'arrête ; on diroit qu'un nouveau Josué lui a dit : *sta sol*.

Les quatre saisons s'épuisent en efforts pour faire marcher le char du soleil ; vingt coursiers s'agitent, se tourmentent, le dieu reste immobile : les suivans d'Apollon pressent ses chevaux dans des termes qu'Apollon n'eût pas choisis : on s'aperçoit enfin qu'on ne peut pas vaincre la résistance du dieu, & le char reste au milieu de la carrière.

Ce terrible phénomène étoit fait pour porter l'épouvante, on a voulu s'en distraire par des jeux. Tout le monde sait que les jeux sont devenus parmi nous une école très-précieuse de l'instruction publique. Aussi c'est le directeur de l'instruction publique qui en fait le programme. Deux grands philosophes ont fait hier tous les frais de nos leçons & de nos plaisirs. Ces deux philosophes sont Franconi & Ruggieri. Franconi a paru avec toute sa famille, debout sur huit chevaux courant d'un pas uniforme. C'étoit le spectacle le plus imposant & le plus fait pour répandre dans nos âmes le goût de l'antique & le sentiment du beau le plus sévère.

Ensuite nous avons vu les courses sur des chars antiques. C'est une belle chose qu'un char antique, lorsqu'on n'a pas vu de cabriolets ; car il faut convenir que ces chars modernes ont un peu plus de grâce & de commodité. Il y avoit jusqu'à trois concurrents ; deux ont marché en rivaux pendant presque toute la carrière ; mais à l'aspect du but, l'heureux Franconi a vu ses chevaux s'élançant avec impétuosité ; il a remporté le prix. Le troisième char est resté en chemin, mais il a pu se consoler de sa disgrâce, en pensant que le même accident venoit d'arriver au soleil lui-même.

Après ce beau spectacle, j'ai vu les courses à pied. Le jeune Tourton, déjà célèbre par trois couronnes remportées dans nos jeux olympiques, est arrivé au but en même tems que le citoyen Bacuée. Les juges sont restés indécis. On croit que Tourton a eu l'avantage d'une demi-enjambée. On ne sait comment se décidera cette importante contestation.

Le vainqueur des courses à cheval est également un jeune homme déjà signalé par deux triomphes du même genre, le citoyen Constant, marchand de chevaux.

Pendant pendant les jeux, le soleil (je parle de celui qui éclaire le monde) avoit terminé sa carrière sans le moindre embarras ; il faisoit nuit ; alors on a songé qu'il étoit peu déceut de laisser le soleil du Champ de Mars en chemin. On a employé forces leviers pour son-

lever la lourde machine ; on a fait venir les chevaux les plus robustes, & le char a marché. Il est entré dans le signe de la balance pendant la nuit.

La divinité de la nuit s'est montrée plus favorable à la fête : le ciel étoit pur & serein. L'illumination a été magnifique, le feu d'artifice très-brillant. L'école militaire étoit entièrement illuminée. Au-delà de la rivière, on avoit placé parallèlement dans des maisons de Chaillot une illumination moins éclatante qui, vue dans le lointain, formoit un très-beau fonds de tableau. Toute l'enceinte du Champ de Mars étoit aussi illuminée sur deux rangs de chaque côté.

Cette partie de la fête a dû être très-dispendieuse, mais quand donc se convaincra-t-on que le plus beau spectacle n'est pas encore une fête. Convient-il au gouvernement de rivaliser avec l'opéra & de se faire entrepreneur de spectacles ? Non ; il n'y aura point de véritables fêtes parmi nous jusqu'à l'époque qui peut seule les rendre pures, & j'ajouterai même légitimes ; jusqu'à la paix.

L. C.

DES FÊTES.

Prétendez-vous, par vos fêtes, exciter l'enthousiasme du peuple pour la liberté ? Commencez donc par lui faire goûter les avantages de la liberté par des loix sages, religieusement exécutées.

Voulez-vous seulement amuser le peuple par des spectacles que vous appelez des fêtes ? commencez par être justes avec lui ; n'imitiez pas nos grands seigneurs de tems passé, qui faisoient mourir de faim leurs créanciers pour donner des fêtes à leurs maîtresses.

Lisez dans Plutarque les *Apothegmes des Rois et des Capitaines*. En voici un passage traduit par le baron d'Annot.

« Les Athéniens voulurent quelquefois faire un grand & solennel sacrifice, pour à quoi fournir ils demandoient à chacun quelques contributions d'argent ; chacun des autres donnoit libéralement, & Phocion étant nommé le premier, appella par plusieurs fois pour donner aussi, leur dit à la fin : *J'aurois honte de vous donner et de ne rendre pas à celui-ci*, montrant au doigt un usurier qui lui devoit ».

Aux Rédacteurs des *Nouvelles Politiques*.

Les détails qu'on vient de publier sur l'état de Saint-Domingue me rappellent une anecdote que je retrouve dans un fragment manuscrit de François de Pange, & qui mérite d'être conservée.

« Le général ** fait cultiver la canne à sucre par les anciens esclaves, malgré l'abolition de l'esclavage. Au code noir il a substitué le code révolutionnaire, & les réquisitions aux coups de fouet. Ne pouvant plus traiter les hommes comme des nègres, il les traite comme des français, & il trouve que cela revient au même. Par ce moyen, on sauve sa fortune & les principes. S'il vouloit étendre ce régime à toutes les habitations, il sauroit peut-être aussi la colonie ».

Cette citation me ramène à son auteur, & en ramenant en moi le sentiment douloureux de sa perte, m'impose le devoir d'ajouter quelques lignes d'éloge à celles qui ont déjà été tracées dans ces feuilles.

Le nom de François de Pange n'étoit pas célèbre, mais il étoit destiné à l'être. Le commun des hommes n'admire un écrivain que lorsqu'il a composé des volumes ; l'homme d'esprit & l'homme de goût savent démêler dans quelque

pages l'impreinte du talent supérieur, du génie même. François de Pange n'a jamais écrit une page dans un journal qui n'ait frappé tous les lecteurs attentifs & éclairés, par un certain mélange d'énergie & d'élégance, de justesse & de grace, qui ne peut appartenir qu'à un esprit supérieur. Le sien étoit fait pour répandre la lumière sur tous les sujets qu'il auroit approfondis & pour embellir tous ceux qu'il auroit traités.

Cet esprit s'appliquoit à tout, embrassoit tous les genres, & paroissoit toujours particulièrement propre à celui sur lequel il s'exerçoit. Il réunissoit le goût de tous les arts à celui de toutes les sciences; il étoit astronome & musicien, géometre & politique; il admiroit Homère dans sa langue & étudioit celle de Confucius. Ses amis même ne connoissoient pas les bornes de ses connoissances & de ses observations; mais ce qui le rendoit sur-tout supérieur aux autres hommes, c'étoit son caractère: nul n'a réuni plus de générosité & de courage, de raison & de sensibilité, de dévouement à l'amitié & de bienveillance générale.

Mais je laisserai à la personne qui a le mieux connue toute l'étendue d'un si rare mérite, le soin d'achever ce portrait. On lira sans doute avec intérêt la lettre suivante.

« Vous me demandez, madame, quelques traits qui puissent donner une idée du caractère de celui que nous pleurons; mais la beauté même de ce caractère rend votre demande presque impossible à satisfaire: sa vie entière est le seul trait qui puisse le caractériser. Un trait est un incident dans la vie, qui ne se détache du reste que parce qu'il y fait contraste; qui n'est remarqué que parce qu'il est extraordinaire. Un homme, dont une qualité surpasse éminemment toutes les autres, qui, par exemple, est plus courageux que ne l'est le commun des hommes, ou plus généreux, ou plus humain, mais qui d'ailleurs n'a rien d'extraordinaire, cet homme frappe par cette qualité dominante, que le reste de son caractère ne devoit pas droit d'attendre: mais lorsque tout est à l'unisson; quand les qualités du cœur & celles de l'esprit sont tellement ordonnées que leur accord règle tous les mouvemens de l'ame & de la pensée, on n'est plus frappé que de cet accord, parce qu'il est rare; mais ses effets n'étonnent pas, ils sont prévus. Quel homme, je ne dirai pas de ses amis, mais de sa connoissance, a été surpris de son désintéressement, lorsqu'il perdit une somme considérable, la portion la plus solide de sa fortune, & sur laquelle il avoit dû compter si sûrement? A peine en parla-t-il, & personne ne s'en étonna: de sa part le contraire auroit étonné. On en peut dire autant de ce qui lui arriva le 15 vendémiaire dernier. Vous avez su qu'il courut alors de très-grands dangers en prenant la défense d'un homme qu'il ne connoissoit pas, mais qu'il voyoit maltraité. Il fut menacé, frappé, traîné en prison; sans doute il devoit être un peu ému: à peine sorti de prison, il m'écrivit, & la première moitié de sa lettre contenoit des réponses à quelques commissions que je lui avois données. Ce ne fut qu'à la fin qu'il me raconta son aventure avec une simplicité, surprenante dans tout autre, mais que j'étois sûre de trouver en lui. Ce n'étoit pas la première fois qu'il s'exposoit ainsi; il auroit couru les mêmes dangers le lendemain: son cœur le plaçoit toujours dans le parti de l'opprimé, quel qu'il fût, & le péril étoit un aiguillon de plus.

Cependant malgré ce besoin de secourir & cette vive sensibilité, personne mieux que lui n'a su employer cha-

cune de ses facultés morales à son véritable usage. Né avec une ame brûlante, il éprouvoit très-vivement ces sensations de plaisir ou de peine qui portent presque toujours de la partialité dans les jugemens. Son extrême amour pour la justice le préservoit de cette foiblesse, si ordinaire qu'on pourroit la croire inséparable de l'humanité.

Mais si la justice avoit sur lui cet empire, elle n'empêchoit pas l'action de toutes les émotions fortes & précipitées que produit une révolution sur des organes foibles. Obligé de se cacher pendant le regne de la terreur, il apprit successivement dans sa retraite, souvent sans préparation, la mort de ses plus intimes amis. Les regrets qu'il leur donnoit, l'indignation que lui inspiroit l'injustice, ses craintes continuelles sur le sort de ceux qui lui restoiént, déchiroient un cœur qui ne pouvoit rien sentir médiocrement; sa santé s'altéra. Le 9 thermidor, en lui rendant l'espérance de jours plus calmes, parut lui rendre aussi les moyens d'en jouir. Une émotion de bonheur arrêta pour quelques instans l'effet de tant d'émotions douloureuses; mais cet effet avoit été trop violent; sa perte devoit être ajoutée à tant de pertes, les combler toutes, & ne laisser à ses amis, c'est-à-dire à tous ceux qui l'ont connu, que le regret d'avoir vu disparaître si promptement un homme fait pour éclairer, pour servir, pour honorer son pays par ses vertus & ses talens, & à qui le tems seul a manqué pour réaliser ces grandes espérances. Quand le dépérissement de ses forces le contraignit de s'occuper uniquement de sa santé, il disoit: *Il ne faut pas mourir; je sens que je ne suis pas né pour ne rien laisser après moi.* Il avoit parfaitement la conscience de ses facultés intellectuelles & pas du tout celle des facultés de son cœur; il savoit bien qu'il avoit plus d'esprit, une tête plus fortement organisée que le commun des hommes; mais il ne savoit pas ou du moins il ne s'étoit jamais dit qu'il fût meilleur, plus généreux, qu'il sût mieux aimer qu'un autre.

SUR L'AMNISTIE.

Lettre adressée à un représentant du peuple.

De Foix, le 4 fructidor, an 4.

En méditant sur Octave, qui, après avoir fait couler des flots de sang, après avoir détruit à force de forfaits tous les obstacles qui traversoient son ambition, eussent un pouvoir usurpé par une hypocrisie à jamais mémorable, je fus conduit à examiner comment il a pu ainsi en imposer à un grand peuple.

Comment en effet un homme, naturellement injuste, cruel, impitoyable, dont la jeunesse souillée de tous les vices ne se refusa jamais un crime pour satisfaire ses passions, parut-il tout-à-coup orné des vertus les plus étrangères à son cœur, & parvint-il à obtenir la confiance & l'amour d'un grand peuple, qu'il avoit comprimé par la terreur & décimé par ses cruautés?

Un trait remarquable dans la conduite politique de cet heureux usurpateur résout ce problème. Du moment qu'il jugea qu'il lui étoit utile d'adopter un système de modération, de douceur, de justice & de clémence, il ne s'en écarta plus; sa politique ne se démentit pas une seule fois pendant tout le cours d'une longue domination; la victoire d'Actium est le terme de ses succès, & le bourreau de 300 sénateurs, de 2000 chevaliers, de 100 mille citoyens, pleura aux funérailles d'Antoine, son dernier concurrent.

Ce grand acte d'hypocrisie révèle d'abord ; mais lorsqu'on voit que cette sensibilité, affectée par l'adroit dominateur, devient habituelle, lorsque les maximes de sagesse, de justice & de clémence qu'il professe dans le sénat ou dans les édits, continuent d'être la règle constante & invariable de ses actions, la confiance renait, la reconnaissance remplace la haine, & la tyrannie se consolide par le bonheur public. Cet homme, qui jadis répondait à un proscriit marchant à la mort & lui demandant la sépulture, *les corbeaux auront soin de ton corps*, tend la main à Cinna, qui veut l'assassiner, le comble de bienfaits & le fait consul ; la sublimité du dernier trait efface l'horrible souvenir du premier ; Octave & Auguste sont pour le peuple deux hommes différens.

Pourquoi l'exemple d'Octave-Auguste est-il unique dans les fastes du monde ? Pourquoi les petits copistes de ce profond politique laissent-ils si maladroitement percer leur hideux naturel ? C'est qu'il est bien difficile de feindre long-tems, & dans des circonstances critiques, des vertus qui ne sont pas profondément implantées dans le cœur. L'hypocrisie politique se trahit tôt ou tard ; en vain des caméléons modernes empruntent tour-à-tour le langage qu'ils jugent convenable au tems : en vain, après avoir autorisé par l'assentiment ou par le silence des actes injustes & atroces, élevent-ils un moment leurs voix en faveur de la justice & de l'humanité, *une circonstance se présente*, où le souvenir des crimes passés leur fait croire qu'un nouveau crime est nécessaire. *Ecce lora sceleribus tuenda sunt*. Un crime de plus coûte peu à celui qui n'est vertueux, juste, humain que par système.

L'homme naturellement vertueux, profondément juste, ne procède point d'après un plan. Tel il a été en 1793, tel il est en prairial de l'an 3 (1) ; il est prêt à sacrifier ce qui lui est utile à ce qui est honnête ; il préfère le risque d'être égorgé à l'infamie d'adopter des mesures révolutionnaires qui tendent à faire égorger les citoyens (2). Mais les Octaves de notre révolution (si l'on peut avilir ainsi ce nom) n'ont pu long-tems jouer un rôle trop pénible pour eux ; le masque leur est tombé à la première circonstance ; il sont à jour. Ils ont beau porter des *toasts* à la justice, à l'humanité, rien n'effacera les taches du sang qu'ils ont versé. L'amour & la confiance du peuple seront réservés pour de plus dignes ; sept années de révolution auront appris aux Français à se méfier des vaines paroles & des emphatiques déclamations ; ils ne jugeront désormais les hommes qui paroissent ou qui ont paru sur le théâtre politique que par leurs actions ; & s'ils consentent à oublier & à pardonner, ce n'est qu'à ceux qui, par une marche constante, ferme & invariable dans les voies de la justice & de la raison, annonceront une volonté sincère de réparer le mal qu'ils ont pu faire. Voilà, j'espère, ce qui nous préservera d'être asservis, comme le furent les Romains, par l'effet d'une reconnaissance, d'une confiance & d'une affection non méritées. Les sec-

(1) Lanjuinais, qui invoque les formes pour Louis Capet & pour les représentans conspirateurs en prairial.

(2) Thibaudeau, en vendémiaire de l'an 3, déclare à la tribune qu'il aime mieux périr que de se sauver par des moyens tyranniques & criminels.

tions de Paris (coupables ou non en vendémiaire, ce que je ne discute point) n'ont pas éprouvé la clémence des maladroits imitateurs d'Octave ; la magnanimité qui éclata dans le pardon de Cinna n'a point éclaté dans cette circonstance critique ; mais l'on s'est montré peu dange-reux quand on s'est montré impitoyable pour des citoyens désarmés & vaincus, quand on les a exceptés d'une amnistie accordée aux plus cruels & aux plus vils des scélérats.

Salut & respect,

J. J. CALVET.

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES CINQ-CENTS.

Présidence du citoyen PASTORET.

Séance du 2 vendémiaire.

Le conseil procède au scrutin à la nomination d'un nouveau président & de quatre secrétaires.

Bon, membre de la commission chargée d'examiner la loi du 3 brumaire, annonce au conseil que le travail de cette commission est prêt. Demain elle en fera son rapport.

Un capitaine de vaisseau avoit fourni, dans le port de Brest, différens objets de première nécessité. Pour prix de ces fournitures, il lui avoit été cédé un bâtiment provenant de prise. Lorsque ce capitaine voulut l'expédier, on lui opposa les dispositions de la loi du 19 thermidor. Il réclame auprès du corps législatif.

Blad, rapporteur de la commission chargée de l'examen de sa pétition, propose de l'autoriser à expédier le bâtiment devenu sa propriété, attendu que son acquisition est antérieure à la loi du 19 thermidor. — Adopté.

Pelet (de la Lozère), par motion d'ordre, exprime au conseil les desirs de ses commettans pour une paix honorable & prochaine. Il lui semble que le moyen pour le corps législatif de prouver au peuple français qu'il la veut aussi, c'est de faire en ce moment un message au directoire, pour l'inviter à rédiger un tableau de la situation de la France depuis son installation.

On demande l'ordre du jour.

Mathieu regarde cette demande comme indiscrete parce qu'elle a été faite publiquement. Il appuie l'ordre du jour. Buisson d'Angias est du même avis ; mais il n'en applaudit pas moins à la motion de Pelet, très-utile, dit-il, dans un moment où le peuple anglais demande la paix à son gouvernement. On passe à l'ordre du jour.

On procède au scrutin pour le renouvellement du bureau.

Des bureaux sont nommés pour le dépouiller.

Bourse du 2 vendémiaire.

Mandat, 4 liv. 11 s., 10 $\frac{1}{2}$, 9, 10, 8, 8 $\frac{1}{2}$, 9, 9 $\frac{1}{2}$.

Abrégé de l'Histoire des Traités de Paix entre les puissances de l'Europe, depuis le paix de Westphalie; par M. Koch, docteur national de France. A Paris, chez Gouffroy, libraire, Victor, n° 11. Deux vol. in-8° ; prix, 12 livres.

Cet ouvrage très-bien fait est très-intéressant à lire dans les circonstances actuelles & utile à consulter dans tous les tems.